

terrains coupés ou dans le voisinage des bois et autres couverts : l'ennemi s'est chargé plusieurs fois de nous en faire sentir toute l'importance. Au mois de janvier 1865, une colonne française se porte de Mazatlan sur Veraños pour venger la défaite d'une compagnie surprise dans ce village et détruite par des forces supérieures. Vers onze heures, on s'arrête pour faire la grand'halte, et la cavalerie se met en devoir d'abreuver ses chevaux. Tout à coup deux ou trois cents cavaliers ennemis débouchent comme un ouragan d'un petit bois voisin, pénètrent avec impétuosité dans le camp qu'ils bouleversent, renversent une partie des faisceaux et sèment partout l'alarme, puis disparaissent comme ils étaient venus, avant que nos cavaliers aient eu le temps de se lancer à leur poursuite.

Marches forcées et marches de nuit. — Dans les colonnes nombreuses, étant donnés les difficultés du terrain et les à-coups qui se produisent à chaque instant, l'arrière-garde n'arrive guère à l'étape que dans la soirée ; aussi les marches forcées ne sont-elles exécutées en général que par des troupes peu considérables ou par des colonnes légères débarrassées de leur convoi. Les deux conditions essentielles pour atteindre l'ennemi consistant dans le secret et dans la rapidité d'exécution, les marches forcées, combinées avec les marches de nuit, offraient les plus grandes chances de succès et ont été fréquemment employées par nos troupes au Mexique ; mais elles ont rarement réussi, car l'ennemi était très bien renseigné sur tous nos mouvements : ses forces, consistant surtout en cavalerie, étaient très mobiles, et son infanterie même, ne portant que ses fusils et ses cartouches, suivant la coutume indienne, marchait avec une vitesse incroyable. On trouve cependant, dans le récit des marches exécutées par le 7^e de ligne, plusieurs exemples de bandes ennemies surprises par la rapidité de nos mouvements et obligées de s'enfuir précipitamment en abandonnant entre nos mains leur matériel ou leur butin.

Dans les marches de nuit on supprime les distances entre les divers échelons de la colonne ; on ne conserve que juste la distance nécessaire pour amortir les à-coups entre ces échelons. On choisit de préférence les chemins tracés en dehors des lieux habités, dans le fond des ravins, dans le lit des torrents à sec où

l'on ne craint plus d'être fusillé des hauteurs voisines. Les flaqueurs sont supprimés, tout bruit est interdit, les diverses parties du chargement de l'homme sont soigneusement arrimées pour éviter ce bruit caractéristique que fait toujours une troupe française en marche ; il est défendu de fumer, de faire du feu, etc...

Citons au hasard quelques exemples de marches forcées, de jour ou de nuit, accomplies par nos colonnes.

Le 22 septembre 1864, trois compagnies combinent leurs mouvements aux environs de Queretaro pour cerner une bande ennemie : l'une d'elles parcourt quatorze lieues d'une traite, les deux autres font dans la journée l'une treize, l'autre seize lieues.

Le 7 avril 1865, une colonne, composée d'hommes du 7^e de ligne et du régiment étranger, fait l'étape de Salamanca à Irapuato où elle arrive le soir, repart le 8 à neuf heures du soir, marche toute la nuit et toute la matinée du 9 jusqu'à onze heures du matin, repart le soir à minuit pour exécuter une deuxième marche de nuit et ne s'arrête que le 10 à dix heures du matin.

La colonne d'Albici, qui opère aux environs de Penjamo (mars 1865), franchit dix-sept lieues dans une marche de jour suivie d'une marche de nuit, repart de jour pour faire dix lieues et fait, dans la journée du lendemain, quinze nouvelles lieues.

Le 1^{er} juin 1866, le colonel Cottret, du 7^e de ligne, essaie de surprendre les dissidents en se portant de Cerro-Gordo sur Rio-Florido ; il exécute coup sur coup deux marches de nuit très rapides, l'une de onze heures du soir à onze heures du matin, l'autre de huit heures du soir à deux heures du matin. Au mois d'octobre de la même année, il se porte précipitamment de Durango sur Sombrerete et franchit quarante-cinq lieues en soixante-douze heures. Du 13 octobre au 31 du même mois, il ne cesse de sillonner le pays, presque sans prendre de repos, toujours en forçant l'allure et souvent en marchant la nuit.

Marches en retraite. — Dans les marches en retraite le convoi prend la tête de la colonne ; pour diminuer autant que possible les impedimenta, on forme souvent un convoi spécial qui marche à une certaine distance en avant de la colonne, avec une escorte particulière.

Dans la retraite de Durango sur Mexico (août 1866), un bataillon de la garnison de Durango prend les devants, emmenant avec lui les malingres, les magasins et les vivres en excédent. Ainsi allégée, la colonne opère son mouvement rétrograde en poussant de nombreuses pointes et de vigoureux retours offensifs qui maintiennent l'ennemi à bonne distance.

Certains postes offraient peu de ressources en chevaux et mulets, de telle sorte qu'au moment de l'évacuation les moyens de transport se trouvèrent tout à fait insuffisants; il fallut détruire tout ce qui ne pouvait être transporté, armes, munitions, vivres, et partager la caisse entre les officiers à titre d'avances.

Pendant ce mouvement de retraite, nos arrière-gardes furent si vivement pressées que nos officiers durent parfois faire le coup de fusil pour leur défense personnelle.

Ordres et contre-ordres. — On ne s'étonnera pas si les marches entreprises à la poursuite des bandes mexicaines ont donné lieu à de nombreux contre-ordres. La nécessité de combiner les mouvements de nos colonnes en suivant la piste de l'ennemi amenait de fréquents changements dans les ordres, pendant l'exécution même des marches; de là une série de contre-ordres qui augmentaient la difficulté de diriger et de ravitailler les colonnes et rendaient les marches plus pénibles.

Le 26 juin 1865, une colonne part de San Salvador pour aller s'établir à Inde, d'où elle pourra efficacement surveiller les bandes ennemies. Sur ces entrefaites on apprend que les bandes de Corona menacent Papasquiario: ordre est envoyé à la colonne, qui est parvenue à Chinaca, de rétrograder sur San Salvador et de se tenir prête à marcher sur Papasquiario.

A la même époque, une compagnie, partie de Queretaro pour escorter un convoi de munitions jusqu'à Durango, trouve en route l'ordre de s'arrêter à Sombrerete, point qu'il importe d'occuper pour assurer la sécurité de notre ligne de communication. Le mois suivant, une compagnie chargée d'escorter un convoi de Durango à San Felipe, trouve à son arrivée dans cette ville l'ordre de se porter sur Sombrerete. En novembre 1865, deux compagnies parties de Durango à destination de Zacatecas trouvent en route l'ordre de rétrograder sur Durango où se forme une colonne qui doit opérer dans le nord.

Quelquefois même deux contre-ordres venaient successivement changer la direction d'une colonne, et le chef de celle-ci devait s'estimer heureux si quelque événement imprévu était venu s'opposer à l'exécution du premier contre-ordre. C'est ce qui est arrivé à la colonne Cottret au mois de juillet 1866. Le colonel avait reçu l'ordre d'évacuer San Salvador pour se replier sur Durango; la traversée du rio de Nazas, qui a subi une crue énorme, s'effectue difficilement et à peine est-il parvenu à franchir la rivière qu'un contre-ordre lui enjoint de réoccuper San Salvador. Fort heureusement pour la colonne la crue n'avait pas diminué et les difficultés du passage arrêtaient encore sa marche jusqu'à l'arrivée d'un deuxième contre-ordre lui prescrivant de reprendre sa direction première, sur Durango.

CHAPITRE VIII.

TACTIQUE DE COMBAT.

Tactique employée à la poursuite des bandes. — Mode habituel d'attaque de nos troupes. — Attaque de villages, de positions fortifiées. — Les bandes mexicaines: organisation et tactique. — Manière de combattre. — Combat du Presidio.

Tactique employée à la poursuite des bandes. — Nous avons vu que notre tactique habituelle au Mexique consistait à faire converger un certain nombre de colonnes sur des points voisins, de manière à cerner l'ennemi et à lui couper la retraite. Presque toutes nos opérations pendant cette campagne peuvent se ramener à une poursuite des bandes ennemies à l'aide de colonnes dirigées concentriquement vers leur ligne de retraite.

Vers le début des opérations (juillet 1863), deux petites colonnes partent l'une d'Orizaba, l'autre de la Soledad, et convergent vers Huatusco pour refouler l'ennemi au nord de notre ligne de communication; celle de la Soledad exécute deux marches de nuit pour dissimuler son mouvement, mais l'ennemi est prévenu à temps et se dérobe.

Vers la fin de l'expédition (mars 1866), le détachement qui opère dans la Laguna dirige quatre colonnes légères qui battent les deux rives du rio de Nazas et débouchent le même jour sur San Lorenzo pour envelopper l'ennemi qui reste insaisissable.

Les colonnes plus nombreuses appliquent la même tactique : pendant l'été de 1864, cinq colonnes concertent leur mouvement dans le nord du Mexique pour acculer les Juaristes soit au territoire américain, soit dans le désert de Mapuni où ils ne pourront se ravitailler ; ce sont les troupes commandées par le général Lhéritier, le général de Castagny, les généraux alliés Mejia et Lopez, et le colonel Dupin. Au mois d'octobre de la même année, le général Douay et le général mexicain Marquez opérant contre les bandes du Jalisco, menacent de prendre l'ennemi à revers et le forcent à évacuer Colima pour se jeter au plus vite dans la montagne.

Quelquefois une seule colonne tente de prévenir l'ennemi sur sa ligne de retraite ou de le devancer à un point de passage ; mais cette tactique a peu de chances de succès, car les dissidents, toujours bien renseignés, ne manquent pas de changer leur itinéraire. En octobre 1864, les bandes de Romero et de Castillo infestent les environs de Toluca ; deux compagnies se portent directement sur leur ligne de retraite : parties à 10 heures du soir, elles marchent toute la nuit et débouchent à 4 heures du matin sur le village de San Antonio, deux heures après le passage de l'ennemi.

Souvent aussi la poursuite des bandes s'effectue par échelons : une colonne marche à petites journées avec le convoi et sert d'appui à une ou plusieurs colonnes légères qui se meuvent rapidement dans un certain rayon autour d'elle. Ce dernier rôle est réservé naturellement à la cavalerie, sans laquelle aucune poursuite n'a chance d'aboutir. De la fin du mois de mars au mois de juillet 1866, un bataillon envoyé à Aviles sans cavalerie n'a cessé de diriger sur les deux rives du rio de Nazas de nombreuses reconnaissances sans arriver à apercevoir l'ennemi une seule fois.

Les dissidents, poursuivis par plusieurs colonnes et sur le point d'être acculés à un obstacle tel qu'une rivière non guéable, se fractionnent en petits détachements qui passent aisément entre les mailles du filet et disparaissent. Au mois d'avril 1865, les bandes ennemies sont traquées par les colonnes de Morelia et de Guadalajara qui leur ferment toute issue vers l'Est et le Sud ; la colonne d'Albici leur barre la route de Zamora et de La Piedad ; les dissidents se dirigent alors sur Huango et Cuitzeo, une nou-

velle colonne marche aussitôt sur ces deux points et pousse sur Valle Santiago, tandis qu'une compagnie postée à Irapuato marche sur Salamanca ; mais les bandes se sont dispersées et ont disparu dans la direction du Sud, poursuivies vainement par nos colonnes.

Mode habituel d'attaque de nos troupes. — Aussitôt l'ennemi signalé, l'avant-garde prend position et engage le combat ; mais il faut bien se garder de porter l'avant-garde trop loin de la colonne et de l'exposer ainsi aux entreprises d'un ennemi nombreux, embusqué près de la route. A la fin de l'année 1864, une colonne française opérant dans le Sinaloa rencontre l'ennemi près de San Pedro ; l'avant-garde, trop éloignée de la colonne, se déploie en tirailleurs et commence le feu, mais elle est chargée avec impétuosité par une nombreuse cavalerie ennemie et se replie sur le corps principal. Enhardi par ce mouvement de recul, l'ennemi charge avec une nouvelle vigueur, arrive en même temps que l'avant-garde sur le gros de la colonne et y sème le désordre.

Une fois l'affaire engagée, notre tactique habituelle consiste à gagner les flancs de l'ennemi et à menacer ses derrières. Mais ici encore il faut se tenir en garde contre les stratagèmes des Mexicains qui cherchent souvent, par une feinte retraite, à nous attirer sur une mauvaise position ou devant le gros de leurs forces. Au combat de Porfias (septembre 1866), la ligne d'éclaireurs ennemis se retire devant notre cavalerie et démasque brusquement la cavalerie mexicaine rangée en bataille sur une position favorable.

Attaque de villages. — Nous attaquons toujours les villages par surprise. Généralement une marche de nuit nous amène au petit jour devant la position ; tandis qu'une fraction de nos troupes attaque de front, soutenue par de l'artillerie, des compagnies s'élancent à droite et à gauche pour tourner le village par les deux ailes ; pendant ce temps la réserve gagne un point culminant voisin d'où elle pourra fournir des feux sur la sortie du village.

Le plus souvent l'ennemi évacue rapidement le village et prend position sur les hauteurs voisines d'où il est plus difficile de le

chasser : l'opération consiste à reprendre l'attaque en menaçant de nouveau la ligne de retraite de l'ennemi. De là des marches pénibles, à une allure précipitée, dans des terrains très accidentés, et la lutte dégénère en un combat trainant sans résultat décisif. L'ennemi se réserve toujours de se retirer à temps pour occuper en arrière une autre position dominante, jusqu'à ce qu'il ait lassé nos forces ou que la nuit vienne mettre fin à l'action.

D'habitude nos hommes déposent les sacs avant d'exécuter ces pénibles marches d'attaque. A l'affaire de Teotitlan, deux compagnies du 7^e mettent sac à terre et se lancent à l'attaque du village : l'une de ces compagnies appuie la poursuite de notre cavalerie pendant plus de 5 kilomètres en mamelonnant sur le flanc de la vallée de Teotitlan au delà du village que l'ennemi a eu soin d'abandonner pour prendre des positions successives sur les crêtes.

Quant au convoi, on le parque à l'abri des vues de l'ennemi, sous la surveillance d'un petit détachement.

Attaque de positions fortifiées. — Dans l'attaque des positions fortifiées, comme dans celle des villages, nous cherchons toujours à tourner la ligne de défense de l'ennemi : cette tactique est d'autant plus facile à appliquer que nos colonnes n'ont généralement rien à craindre elles-mêmes pour leurs communications.

Nous citerons comme exemple l'attaque de l'Infernillo.

Le 21 août 1864, une colonne française en marche sur Oajaca se heurte contre la position fortifiée de l'Infernillo. Le convoi est laissé en arrière sous la garde d'un poste : les troupes déposent le sac, une partie s'avance de front contre la position, tandis qu'une colonne légère tourne celle-ci par un chemin de montagne ; le reste des troupes forme réserve et marche en arrière de la fraction qui attaque de front. L'ennemi voyant sa ligne de retraite menacée, abandonne des positions formidables dont la prise de vive force eût exigé de notre part de grands sacrifices.

Au mois de mars 1866, pendant les troubles de la Laguna, les insurgés occupent les fortes positions de Niño Jesus, formées d'une série de petites collines faciles à défendre ; le chef de l'insurrection, Herrera, se voyant sur le point d'être tourné, abandonne ces positions et dissimule sa retraite à travers bois.

Dans les parties montagneuses du Mexique où les fortes positions abondent, la lutte menace de s'éterniser, car notre tactique force bien l'ennemi à battre en retraite devant nous, mais elle n'amène aucune solution définitive. Les bandes, qui connaissent à fond le pays, se dérobent devant nous et reparaissent sur un autre point. Pendant tout l'été de 1865, les montagnes de la Huasteca sont ainsi le théâtre d'une série d'engagements sans résultats décisifs, chacun des deux partis s'emparant à son tour des Cumbres, puis, sous la menace d'une attaque à revers, les évacuant pour prendre une autre position dans la montagne.

Les bandes mexicaines : organisation et tactique. — Les Mexicains ont fait preuve d'intelligence et de ténacité dans la défense pied à pied de leur territoire. Ces qualités sont d'autant plus à l'honneur des troupes dissidentes que celles-ci se recrutaient la plupart du temps de vive force parmi les habitants des villages et des ranchos qu'elles traversaient. Aussi arrivait-il fréquemment que des bandes entières se mutinaient ou abandonnaient leurs chefs pour rentrer dans leurs villages.

On conçoit que ces bandes, armées de mauvais fusils et de canons mal attelés et mal manœuvrés, devaient être peu à craindre ; la chasse permanente que nous leur faisons leur inspire un terreur salutaire, et la plupart du temps elles se mettaient en retraite à notre approche ; elles redoutaient surtout nos chasseurs d'Afrique qui avaient été surnommés *los Azules* à cause de la couleur bleue de leur uniforme.

A côté de ces éléments de qualité inférieure nous trouvons des guérillas composées d'hommes énergiques, vigoureux, bien acclimatés, connaissant admirablement le pays et sachant tirer parti de toutes ses ressources. Leur armement est assez défectueux et des plus variés : fusils, mousquets, lances, sabres, etc. ; cependant quelques guérilleros ont des rifles et des carabines qui proviennent des États-Unis et qui leur permettent d'atteindre nos hommes à plus de 1000 mètres. Ce sont ces guérilleros qui pillent les haciendas, guettent nos convois et tombent à l'improviste sur les petits détachements qu'ils détruisent ; en principe, ils cèdent devant nous et n'attaquent que par surprise ou quand ils sont dix contre un.

Manière de combattre. — Aussitôt nos troupes signalées, la cavalerie mexicaine se déploie en fourrageurs à 700 ou 800 mètres de nous, pour reconnaître nos forces, inquiéter notre marche, chercher notre point faible; ces cavaliers caracolent, font feu et tournent bride rapidement pour aller se reformer un peu plus loin. Derrière eux vient une ligne dense de tirailleurs ou, si le terrain est favorable à une charge, des escadrons en ligne prêts à charger; plus en arrière se trouvent des fractions d'infanterie en ligne séparées par des intervalles dans lesquels prend place l'artillerie, s'il y a lieu.

Arrivée à bonne portée de notre feu, la cavalerie mexicaine démasque le front de combat et cherche à tourner nos deux ailes; elle utilise admirablement le terrain pour arriver le plus près possible de nous sans être vue et nous surprendre.

Les Mexicains commettent souvent la faute d'attaquer sans attendre l'arrivée de toutes leurs troupes et se font battre en détail par un adversaire beaucoup moins nombreux.

Les attaques à la baïonnette, exécutées par l'infanterie mexicaine, ont lieu dans la plus grande confusion. Tantôt tous courent en désordre sans tirer; tantôt quelques-uns tirent en courant; d'autres s'arrêtent pour épauler; puis toute la masse confondue se précipite en avant avec des cris, des hurlements sauvages accompagnés d'insultes ou d'injures grossières.

Les clairons mexicains ont employé quelquefois une ruse que nous avons vu renouveler en 1870: ils faisaient entendre quelques-unes de nos sonneries, celles de : *cessez le feu, en retraite*, etc.

Combat du Presidio. — Dans l'attaque des villages et des positions, la tactique des Mexicains est toujours de la plus grande simplicité: le combat du Presidio, livré par Corona à la tête de forces considérables en février 1866, va nous permettre de suivre cette tactique.

Le village du Presidio était défendu par 4 compagnies françaises, 1 peloton de chasseurs d'Afrique et 3 pièces de montagne, et par 300 fantassins alliés et 60 cavaliers avec 2 obusiers.

Fort de sa supériorité numérique, Corona déploie une ligne épaisse de fourrageurs et de tirailleurs, derrière laquelle il pousse

le gros de ses troupes en colonnes profondes: l'une de celles-ci franchit la rivière à un kilomètre en avant du village pour le prendre à revers; les autres colonnes replient nos tirailleurs et débordent les ailes de deux compagnies françaises qui ont commis l'imprudence de franchir la rivière pour former une première ligne de résistance. Ces deux compagnies sont obligées de battre en retraite, serrées de si près qu'elles se défendent à bout portant et à l'arme blanche; une charge de la cavalerie alliée les dégage un moment et elles pénètrent dans le village qui est barricadé et retranché à la hâte.

Alors apparaissent les masses de l'infanterie ennemie qui engagent à chaque issue du village une lutte opiniâtre jusqu'à la nuit. La petite garnison, à court de vivres et de munitions, se replie avec peine sur Mazatlan en profitant de l'obscurité.

La manière de combattre des Mexicains se résume donc dans une attaque en masses, avec tentatives d'enveloppement; comme ils ne prennent l'offensive qu'avec une supériorité énorme, ils espèrent user nos forces dans cette lutte disproportionnée et venir ainsi à bout de notre résistance.

De notre côté, le calme, le sang-froid, la conscience de notre valeur, notre supériorité morale, notre discipline nous ont assuré la victoire chaque fois que le manque de munitions ou de vivres, plus encore que la soif, la chaleur et la fatigue, n'ont pas eu raison de nos forces.

CHAPITRE IX.

PETITES OPÉRATIONS.

Missions particulières; installation des autorités, escorte de l'empereur, levés topographiques, etc. — Passage des cours d'eau; le rio Blanco, le rio de Nazas, etc.

Missions particulières; installation des autorités, escorte de l'empereur, levés topographiques, etc. — Outre la poursuite des bandes ennemies, qui donne lieu aux principales opérations de la campagne, de petites colonnes sillonnent fréquemment le pays pour remplir certaines missions particulières et pour montrer nos troupes dans des régions non encore explorées qu'il s'agit de maintenir dans le devoir.